

SIMARD, Jean, *Les arts sacrés au Québec*. Boucherville, Éditions de Mortagne, Photographies de François Brault, 1989. 319 p. 100,00 \$.

Serge Gagnon

Volume 44, numéro 3, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304917ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304917ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, S. (1991). Compte rendu de [SIMARD, Jean, *Les arts sacrés au Québec*. Boucherville, Éditions de Mortagne, Photographies de François Brault, 1989. 319 p. 100,00 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(3), 453–455.
<https://doi.org/10.7202/304917ar>

SIMARD, Jean, *Les arts sacrés au Québec*. Boucherville, Éditions de Mortagne, Photographies de François Brault, 1989. 319 p. 100\$

Vers le milieu du XX^e siècle, un chercheur du Smithsonian Institute avait eu cette formule que les Québécois des années 1960 ont trouvée empreinte de condescendance et de mépris: le Québec est le musée de l'Amérique du nord. Tout affairés à combler les retards sur la modernité, les intellectuels d'ici n'avaient que faire des perceptions d'une Amérique anglaise vraisemblablement heureuse de notre attachement à l'idéologie de conservation. N'étaient-ce pas parfois des auteurs de langue anglaise qui offraient au regard, dans de beaux albums, le patrimoine artistique des Français d'Amérique? Condamnée à des tirages restreints, l'édition québécoise pouvait difficilement produire des œuvres richement illustrées. Sans l'aide de l'État, des œuvres de Gérard Morisset n'auraient peut-être pas vu le jour.

Le Québec d'après 1960 allait progressivement redécouvrir son patrimoine. Mais les gens d'ici n'étaient plus d'humeur à rechercher le passé religieux. Les incursions d'alors se situent du côté de la culture populaire. Les aînés se souviennent de l'intérêt suscité par *Les meubles anciens du Canada français* de Jean Palardy. Une édition anglaise était parue chez Macmillan en 1963. La version française nous est venue de Paris, en 1965. Six ans plus tard, le Cercle du livre de France en publiait une édition québécoise. Cet exemple montre à quel point ce genre d'entreprise paraît hasardeux, compte tenu de la taille du marché québécois. Sauf si l'État s'en mêle...

En publiant *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois* (1979), Jean Simard exprimait dans le titre même de son œuvre une dévaluation qui touchait autant la religion savante des prêtres que les croyances réputées naïves des fidèles. Il a fallu attendre 1980 pour que renaisse une histoire religieuse qui, tout en récusant l'apologétique et l'hagiographie d'antan, prenait ses distances vis-à-vis d'un regard hypercritique inspiré du règlement de comptes.

Nous devons aux attitudes plus sereines des nouveaux historiens de la religion de beaux albums parus au milieu des années 1980. La venue du pape fut l'événement prétexte invoqué pour délier la bourse du prince. Le Musée du Québec fut le maître d'œuvre de deux publications lancées en 1984 sous l'appellation de Grand Héritage. Préfacées par le ministre de la Culture, *L'Église catholique et la société du Québec* de même que *L'Église catholique et les arts au Québec* (1984) offraient au public un luxe d'illustrations jamais vu. La réalisation du premier volume avait été confiée à Jean Simard. Un prestigieux comité de lecture garantissait la qualité des textes. J'y relève les noms de Raymond Brodeur, Jean Duberger, Fernand Dumont, Jean-Claude Dupont, François-Marc Gagnon, Jean Hamelin, Benoît Lacroix, Michel Lessard, Jacques Mathieu, Jean-Paul Montminy, John Porter et Nive Voisine. Cet aréopage était chargé de réagir aux textes signés Jean Simard, Marie-Aimée Cliche, Nive Voisine, Guy Laperrière pour ne citer que les noms les plus connus. Une nouvelle histoire de l'Église ou plutôt du sentiment religieux voyait le jour avec éclat. Je n'ai été déçu que par la grisaille de l'illustration.

Ferait-on enfin un usage généreux de la couleur? Je fus exaucé quand parut, en 1989, *Les arts sacrés au Québec*. Il faut saluer son auteur, sans oublier son publiciste, les Éditions de Mortagne, pour leur esprit d'entreprise. Je les saurai vraiment récompensés le jour où j'apprendrai qu'une version anglaise est sur le métier. Trois cents photos couleurs pour illustrer trois cents pages d'un album admirable. Ni l'Europe, ni l'Amérique n'ont publié de plus beaux objets.

Simard a choisi ses illustrations parmi les 100 000 photographies appartenant à la collection du cinéaste François Brault, réalisateur d'une série de films sur les arts sacrés québécois. Le regard du cinéaste-photographe et l'écriture de l'historien se rejoignent par leur souci du recueillement, leur sens du sublime. Le sourire cynique des années 1960 n'a plus sa place dans la filmographie de Brault, non plus que dans la facture du livre de Simard.

L'auteur raconte le long détour qui l'a fait passer de l'histoire de l'art religieux français à l'ethnologie du sacré qu'il a longtemps pratiquée dans son enseignement comme dans ses publications. Son livre est empreint de cette double expérience. La première partie, «L'Église», fait la synthèse de l'œuvre artistique. Les chapitres sont divisés en fonction des genres: architecture, peinture, sculpture, arts décoratifs. La seconde, «La paroisse», rejoint les préoccupations de l'ethnologue. La production industrielle ou artisanale de statuts de plâtre se retrouve dans les maisons à côté des crucifix, dentelles de papier, et enfants Jésus de cire. Ailleurs, calvaires et croix de chemins sacralisent le paysage. Simard nous promène des cimetières de campagnes aux prestigieuses collines sacrées par des pèlerinages. *Les arts sacrés* rompent avec la tradition sur d'autres plans: le patrimoine du Régime français occupe désormais une place toute relative par rapport aux œuvres des siècles ultérieurs. Les œuvres de Jobin, Laliberté, Gratton, Leduc font désormais partie du patrimoine au même titre que les toiles du frère Luc, de Roy-Audy, de Plamondon, les sculptures de Levasseur, les pièces d'orfèvrerie de Ranvozy et tant d'autres. Le patrimoine des anglophones fait enfin partie du décor.

Tout au long d'un exposé limpide, Simard s'interroge sur le rapport de l'œuvre à la communauté croyante. A quoi pouvait rêver le peuple fidèle en regardant la voûte de son église? Pourquoi mangeait-on des images de saints en milieu populaire? Des objets de piété usuels aux œuvres d'artistes, le lecteur est convié à un décodage de la transcendance en fonction du niveau culturel. Dans ce livre où la culture savante n'écrase pas celle des élites, un monument funéraire maison commande autant de respect que les plus belles toiles d'Ozias Leduc. Plutôt que de s'attarder aux distinctions entre le religieux (d'initiative) populaire, populisme religieux et expression de la culture des élites, Simard est à l'affût des motivations qui président à la création et à la contemplation. Les ex-voto sont présentés comme des présents à Dieu, payés par des gens de toute provenance sociale, cependant que les commandes de décoration émanant des gestionnaires de temples font appel à des créateurs plus ou moins éloignés du populaire.

L'essai fait le point sur l'histoire de l'art à l'aide d'une méthode classique où domine la reconstitution des carrières d'artistes. Il convenait de

commencer par cette écriture à dominante événementielle. Il s'agit d'un préalable essentiel à des interrogations propres à l'histoire sociale. A partir de quand les représentations de l'Au-delà s'estompent-elles au profit de l'Église militante des vivants? A-t-on connu des avances et des reculs dans la symbolique de l'enfer? Faut-il faire un lien entre les représentations de la Sainte Famille et l'importance du sentiment familial? La révolution industrielle a-t-elle fait reculer le merveilleux? L'Église expiatrice a-t-elle occupé au Québec une place démesurée par rapport à d'autres lieux d'inculturation? On pourrait multiplier par cent les questions qui nous viennent à l'esprit en parcourant le livre-spectacle de Simard. En attendant les réponses, il faut souhaiter une large diffusion à cet objet d'art, l'un des plus beaux qu'il m'ait été donné de contempler.

*Centre d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières*

SERGE GAGNON